

l'épée de Scanderberg, les clefs de plusieurs villes conquises. Sous le vestibule sont entassés les timbales et les marmites des janissaires, des faisceaux de vieilles hallebardes, d'anciens canons et des coulevrines de forme singulière. Dans la cour attenante à l'église, on a rassemblé quelques objets antiques : débris de statues, bas-reliefs, vases de terre, un casque antique, etc., etc., et deux sarcophages en porphyre, moins beaux, toutefois, que ceux dont nous avons parlé.

Vers le nord de la grande cour, et près de la porte Orta-Kapoussi, se trouve le *Platane des Janissaires*, arbre énorme dont dix ou quinze hommes embrasseraient à peine le tronc, creusé par les feux des janissaires. A l'angle de la place, presque en face de ce platane, on montre deux tronçons de colonne fichés en terre, qui servaient à décapiter les visirs coupables.

Orta-Kapoussi, grande porte d'entrée de la seconde cour du Séraï, est ornée de colonnes et flanquée de deux tours. Cette cour, dans laquelle on ne peut pénétrer sans firman, est couverte de gazon, plantée de quelques arbres, et entourée d'une galerie basse couverte de plomb, soutenue par une colonnade de marbre. Au milieu et au fond de cette cour est la troisième porte, nommée *Bab-Séadet* (porte du bonheur), gardée par les eunuques blancs, qui conduit à la salle du trône où le sultan recevait jadis les ambassadeurs. Cette porte est couverte d'un toit en saillie soutenu par des colonnes de marbre.

Les appartements qu'on peut visiter avec le firman sont d'abord une salle circulaire, entourée d'un divan et ornée d'arabesques noires et de dorures; une seconde salle peinte de grisailles en détrempe; une troisième décorée de paysages, et une quatrième ornée de sentences tracées de la main même du sultan Mahmoud II. Une petite

pièce, qui vient ensuite, renferme deux paysages au pastel de Michel Bouquet, peintre français, et une armoire qui contient une riche collection d'objets précieux légués par les sultans : la plupart ont donné des armes, Mahmoud II a fait don de son écritoire en or enrichi de diamants. On remarque aussi une cheminée avec cet ornement en stalactite propre aux Arabes. On traverse ensuite un jardin rempli de fleurs, et des cours entourées de colonnades ogivales, où sont les logements et classes des *itchoglans* (pages), et l'on monte à la bibliothèque par un perron à rampe de marbre finement sculptée. La porte de bronze de la bibliothèque est d'une grande richesse d'ornementation. A l'intérieur, on montre les manuscrits arabes rangés dans des casiers de cèdre, et un grand rouleau de parchemin, sur lequel a été tracé une espèce d'arbre généalogique, qui supporte dans des médaillons ovales les portraits de tous les sultans. Après la bibliothèque, on visite la salle du trône ou divan, où le sultan recevait jadis les ambassadeurs, et où le grand visir rendait la justice. Cette salle est décorée avec un grand luxe; la plus grande partie est occupée par un trône en forme de divan ou de lit, avec un baldaquin soutenu par des colonnettes de cuivre doré orné de pierres précieuses, et portant aux quatre coins de grosses boules d'or, surmontées d'un croissant et ornées de longues queues de cheval. Le plafond est orné d'arabesques dorées, et les murs de carreaux de faïence formant des figures symétriques comme dans les monuments arabes. On remarque encore, dans cette salle, une cheminée en forme de niche, surmontée d'un petit dôme de cuivre finement découpé et incrusté de nielles élégantes, et la fenêtre grillée par où le sultan écoutait les ambassadeurs.

Il faut tâcher de voir le Séraï au moment des fêtes du Baïram. Il

quitte alors son aspect désert, pour étaler les splendeurs de l'ancien luxe oriental. Le sultan se rend, dès le lever du soleil, à la mosquée de Sainte-Sophie, à cheval, suivi d'un brillant cortège, et revient sur une estrade élevée à Bab-Séadet, recevoir l'hommage de tous les grands fonctionnaires de l'empire, qui baissent respectueusement ses pieds, ou le pan de son vêtement, selon leur importance. Des places sont réservées pour les ambassades, et les étrangers peuvent obtenir de se glisser parmi leur personnel.

L'Université. — Ce bâtiment, de construction récente, est situé près du jardin du Séraï et de l'église de Sainte-Sophie. Son architecture, de style tout à fait moderne, ne manque pas de grandeur, mais elle jure avec les bâtiments environnants; son plus grave inconvénient est de masquer la vue de Sainte-Sophie du côté de la mer de Marmara.

La Sublime-Porte (*Bab-Ali*), ou Porte du Pacha (*Pacha-Kapoussi*), est, comme son nom l'indique, le palais du grand visir et le ministère des affaires étrangères. Il est situé dans le vallon qui sépare la première de la seconde colline de Stamboul, entre les murs du Séraï, du côté de la ville, et la Yéni-Djami. Vu de la Corne-d'Or, ce palais présente un ensemble assez imposant. L'entrée principale est en face d'Alaï-Kiosk, à l'angle occidental des jardins du Séraï; la porte est ornée de pilastres de marbre couronnés de chapiteaux ioniques, et surmontée d'une inscription turque et d'emblèmes militaires. Un toit en saillie lui donne un caractère oriental; une fontaine règne de chaque côté. La cour est vaste, et les bâtiments, plusieurs fois reconstruits à la suite d'incendies, sont dans le style italien. Du perron, qui leur sert d'entrée, on jouit d'une belle vue sur les murs et le jardin du Séraï, la Corne-d'Or, le Bosphore, Péra, Top-Hané

et Galata. A l'autre extrémité de la cour, on sort par une porte beaucoup plus simple que la première.

L'ancienne Sublime-Porte, aujourd'hui ministère du commerce, est située derrière la précédente, un peu plus haut vers Sainte-Sophie. Elle n'offre rien d'intéressant que sa porte extérieure, plus ornementée que celle de la Sublime-Porte actuelle, et surmontée d'un toit élégant retroussé à la chinoise. Le bâtiment intérieur est vieux, peint en rouge foncé et d'un aspect fort triste.

Le Séraskiérat (ministère de la guerre) est situé sur la troisième colline de Stamboul, sur l'emplacement de l'*Eski-Séraï*, ancien séraï, habité d'abord par Mahomet II après la conquête de Constantinople, et devenu ensuite la résidence des vieilles sultanes. Le Séraskiérat occupe une vaste enceinte dans laquelle on pénètre par deux portes : l'une, du côté du Nord, s'ouvre sur une rue qui descend vers la mosquée Yéni-Djami et le pont de la Validé; l'autre s'ouvre sur la place de Bajazet, en face de la mosquée du même nom. Une loge grillée est ménagée à côté de cette porte : le sultan s'y place pendant les fêtes qui terminent le Rhamazan. Ces deux portes conduisent dans une vaste cour, où s'élèvent, sans plans réguliers, les bâtiments du Séraskiérat, édifices nouveaux et sans intérêt. Vers le centre se dresse la haute *tour du Séraskiérat*, qui est le point le plus élevé de Constantinople. Des vigies sont continuellement de garde à son sommet pour signaler les incendies. Les étrangers peuvent y monter moyennant un léger baghchich. On trouve, au sommet de la tour, une galerie vitrée circulaire, dans laquelle les gardiens ont établi un petit café, et d'où l'on peut parcourir à l'aise l'immense panorama qui se déroule sous les yeux. C'est la station la plus favorable pour prendre une idée exacte de la topographie

générale de Constantinople (voir ci-dessus le détail des collines); la vue s'étend au loin sur la mer de Marmara, avec les sommités neigeuses de l'Olympe à l'arrière-plan, sur la Corne-d'Or et la vallée des Eaux-Douces d'Europe, sur les campagnes de la Roumélie dans la direction d'Andrinople, sur le Bosphore, sur Scutari, etc.

Les établissements de l'artillerie à Top-Hané, et de la marine à Fers-Hané, seront décrits avec ces faubourgs.

II. Monuments religieux musulmans.

Il y a, à Constantinople, plus de cent grandes mosquées, ou *Djami*, mot qui veut dire lieu de réunion, et un nombre plus grand encore de *mesdjid* (lieu de prières). Les mosquées impériales sont au nombre de treize, tant à Constantinople que dans les faubourgs et à Scutari; ce sont : Sainte-Sophie, l'Ahmedièh, la Suleïmanièh, l'Osmanièh, la Mohammèdièh, la Bayezidièh, la Sélimièh, la Yéni-Djami ou mosquée de la Validésultane, la mosquée de Laléli, la mosquée du Schah-Zadé, la Mahmoudièh à Top-Hané, la mosquée d'Eyoub et celle d'Abdul-Hamid à Scutari.

Sainte-Sophie (en turc, *Aya-Sophia*). — *Historique*. C'est en l'année 325, la vingtième de son règne, que Constantin éleva la première basilique consacrée, non pas à une sainte du nom de Sophie, mais à la sagesse divine *ἡ ἁγία σοφία*. Son fils Constance la fit agrandir; mais en 404, sous l'empereur Arcadius, elle fut brûlée en partie dans une émeute excitée par l'exil de saint Jean Chrysostome. Rebâtie en 415 par Théodose II, la basilique fut brûlée une seconde fois en 532, lors de la grande insurrection soulevée par les rivalités du Cirque, la cinquième année du règne de Justinien. C'est à cet empereur que nous devons l'édifice qui existe encore aujourd'hui. Il voulut que ce temple fût le monument le plus

magnifique qu'on eût vu depuis la création : aussi fit-il recueillir dans toutes les parties de l'empire les matériaux précieux, les marbres, les colonnes, les sculptures des temples les plus renommés. C'est ainsi qu'il reçut d'Ephèse huit colonnes de brèche verte, provenant probablement du célèbre temple de Diane; de Rome, huit colonnes, enlevées autrefois par l'empereur Aurélien au temple du Soleil à Héliopolis (Baalbek). Les temples d'Athènes, de Délos, de Cyzique, d'Isis, d'Osiris en Égypte, furent aussi mis à contribution. Deux architectes grecs, Anthemius de Tralles et Isidore de Milet, furent chargés de la direction des travaux; mais on prétendait que l'empereur lui-même avait reçu d'un ange le plan de l'édifice et l'argent nécessaire à sa construction. Justinien voulut jeter lui-même les premiers fondements. Une vaste esplanade recouverte d'une espèce de béton, formant une couche de vingt pieds d'épaisseur et qui finit par acquiescer la dureté du fer, servit d'assise à l'édifice. « Les murs furent construits en briques, mais on bâtit les piliers en grandes pierres calcaires, qui furent reliées par des crampons de fer, ainsi que les tables de marbre dont tous les murs intérieurs furent décorés. » (Bâtisseur, ouv. cit.). Dix mille ouvriers, conduits par cent maîtres maçons, étaient employés à la fois. A toute heure, l'empereur venait surveiller les travaux et récompenser les plus zélés. Pour la construction du dôme, il fit confectionner à Rhodes des briques d'une terre si légère, que douze d'entre elles ne pesaient pas plus qu'une brique ordinaire; elles portaient l'inscription suivante : « C'est Dieu qui l'a fondée, Dieu lui portera secours. » On les disposa par assises régulières; de douze en douze assises on mettait des reliques, et les prêtres disaient des prières. Le temple terminé fut décoré avec

magnificence. « Les parois des murs étaient revêtus de marbre précieux; les chapiteaux et les corniches furent dorés, les voûtes des bas côtés peintes à l'encaustique, la coupole rehaussée d'une mosaïque dorée et coloriée. En général, toutes les peintures étaient sur fond d'or. » Il y avait, d'ailleurs, une énorme profusion de vases précieux, de candélabres, de croix, le tout en or massif, avec vingt-quatre grands Evangiles, dont chacun pesait deux quintaux, etc.; l'autel, *ἁγία τράπεζα*, fut fait d'un mélange d'or et d'argent, de fer et de platine, de perles et de diamants, que l'on fit fondre ensemble. Il fut ensuite incrusté des pierres les plus rares. La table reposait sur quatre colonnes d'or. Au-dessous s'élevait le *ciborium*, où l'on conservait la sainte hostie. Ce *ciborium* était formé de quatre colonnes et quatre arcs d'argent, portant une coupole d'or surmontée d'un bloc d'or pesant 118 livres, et d'une croix d'or de 80 livres. L'enceinte du sanctuaire, l'ambon, le trône du patriarche, les sièges des sept prêtres, etc., etc., ne présentaient pas une moindre magnificence. On conçoit que ce monument dut coûter à l'empereur des sommes immenses. Il y employa les revenus des provinces de l'empire, les tributs des barbares; mais tout cela fut insuffisant, et il se vit réduit aux expédients les plus coupables pour se procurer de l'argent. « Les dépenses s'élevaient déjà à 452 quintaux d'or quand les murs ne s'élevaient encore qu'à 1 mèt. au-dessus du sol. Enfin, le monument fut achevé l'an 548, seize ans après avoir été commencé. L'empereur en fit la dédicace avec magnificence. Après une marche triomphale sur l'Hippodrome et d'immenses distributions faites au peuple, il se rendit au temple et s'écria : « Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne d'accomplir cet ouvrage; je t'ai vaincu, Salomon! » Les prières, les holocaustes, les festins publics et

les distributions d'argent durèrent quatorze jours. La coupole, bâtie avec trop de hardiesse, s'éroula en 559 par l'effet d'un tremblement de terre : Isidore le Jeune fut chargé de la reconstruire; il diminua son diamètre, renforça les piliers en leur accolant extérieurement de fortes murailles. En 987, sous les empereurs Basile II et Constantin IX, une nouvelle restauration fut nécessaire; en 1371, un tremblement de terre renversa la croix. En 1453, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, une foule de prêtres, de femmes, de fugitifs de toutes les classes, se pressaient dans la basilique de Sainte-Sophie; le conquérant pénétra à cheval dans l'église jusqu'au maître autel, et, sautant de cheval, s'écria : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! » Ce fut le signal du massacre et du pillage. Au moment de l'entrée des Turcs, dit une légende que les Grecs se plaisaient à répéter, un prêtre célébrait la messe; il quitta l'autel, emportant le calice sacré, et disparut par une porte pratiquée dans une des galeries. Immédiatement la porte se trouva fermée par un mur de pierre. Mais, ajoute la légende, quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, cette porte se rouvrira et le prêtre reviendra achever sa messe interrompue¹. Mahomet le Conquérant consacra Sainte-Sophie au culte musulman, et construisit un minaret et les deux contre-forts qui soutiennent l'édifice au S.-E. Sélim II éleva le second minaret; Murad III éleva les deux autres minarets du côté du N.-E., et fit placer au sommet de la coupole un croissant de bronze d'un diamètre considérable, dont la dorure seule coûta 50 000 ducats. Il fit aussi des réparations à l'inté-

¹ Cette porte a été retrouvée et ouverte par M. Fossati, pendant les travaux de restauration dont il a été chargé. Elle n'a laissé voir qu'une étroite chapelle et un escalier encombré de débris.

rieur, et fit apporter de l'île de Marmara deux énormes urnes d'albâtre, qui provenaient, dit-on, de Pergame. Sous le sultan régnant (1847-1849), une restauration générale de Sainte-Sophie a été confiée à M. Fossati, architecte tessinois, qui sut consolider par des armatures en fer, et reprendre en sous-œuvre par des masses de maçonnerie habilement dissimulées, les arcades et les murailles qui menaçaient de tomber en ruine. A la fin des travaux (13 juillet 1849), le sultan Abdul-Medjid a inauguré la mosquée par une cérémonie solennelle.

Etat actuel. — Aujourd'hui, il est fort difficile de reconnaître extérieurement le plan primitif de la basilique convertie en mosquée. Des contre-forts massifs, élevés par Murad III pour soutenir les murailles ébranlées par les tremblements de terre, et une foule de constructions postérieures, des bains, des *médressés*, des tombeaux et des maisons particulières, masquent les formes de l'édifice. Entre quatre minarets, très-hauts, mais simples et un peu massifs, s'élève la grande coupole soutenue sur des murs aux assises alternativement blanches et roses, entourée à sa base d'une couronne de fenêtres à jour, et flanquée, à l'E. et à l'O., de deux demi-coupoles. Du côté de l'E., on remarque une porte carrée d'un beau style, ornée de six colonnes de porphyre et de marbre, et dont le niveau est au-dessus de celui de la rue. Du côté du S. sont plusieurs *turbés*, la fontaine des ablutions et l'entrée principale du grand péristyle; on distingue confusément, sur la façade occidentale de la basilique, des colonnes ioniques qui appartenaient à l'*atrium*, ou cour qui précédait la basilique. Pour ne pas scandaliser les musulmans, on n'entre pas par cette porte, mais par une ruelle au N., qui est moins exposée aux regards.

On pénètre par une porte en

bronze, décorée de méandres, de feuilles de vigne, et d'une inscription en lettres d'argent incrustées, dans le grand péristyle (*Exonarthex*) qui donne accès dans la mosquée par neuf portes. Ce péristyle, dirigé du S. au N., et long de 60 mètr. sur 10 de large, est encore étincelant de mosaïques anciennes. Du côté de l'O., on remarque au milieu une magnifique porte en bronze, la plus grande des cinq portes qui s'ouvraient autrefois sur l'*exonarthex*, et de là sur l'*atrium*. Elles sont aujourd'hui fermées. Du côté de l'E., neuf portes donnent accès dans le temple : celles du milieu vous conduisent tout de suite dans la nef centrale, dont l'aspect général est plus saisissant et plus grandiose que celui de Saint-Pierre de Rome. En entrant on remarque de chaque côté les deux énormes urnes ovoïdes en albâtre, apportées de Marmara par Murad III : elles peuvent contenir chacune 1250 litres d'eau, et servent aux ablutions des musulmans.

« L'église, dit M. Texier, est bâtie sur un plan carré de 81 mètr. de long sur 60 de large; au centre de ce carré s'élève la coupole, dont le diamètre de 35 mètr. détermine la largeur de la nef; la coupole est supportée par quatre grands arcs, qui forment quatre pendentifs; sur les deux arcs perpendiculaires à l'axe de la nef, s'appuient deux voûtes hémisphériques, qui donnent au plan de la nef une forme ovoïde; chacun de ces deux hémisphères est lui-même pénétré par deux hémisphères plus petits, qui sont soutenus par des colonnes. Cette superposition de coupoles, dont les points d'appui ne sont pas apparents, donne à toute la fabrique un aspect de légèreté inimaginable. » La hauteur de la coupole est de 67 mètr. au-dessus du sol: elle est percée de quarante-quatre fenêtres cintrées.

Les arcs de la grande coupole sont supportés par quatre piliers

énormes, qui présentent un de leurs angles au centre de l'église. Entre ces piliers se trouvent, à droite et à gauche, quatre magnifiques colonnes de brèche verte, qui passent pour être celles du temple d'Éphèse. Derrière, dans les bas côtés, se trouvent d'autres colonnes plus petites. « Ces colonnes, dit M. Bâtissier, supportent des arcs plein-cintre, dont les archivoltes sont décorées de feuillage. Leurs chapiteaux cubiques et bombés n'appartiennent à aucun ordre et offrent également des feuillages découpés. Les bas côtés sont divisés dans le sens de leur longueur en trois parties, communiquant entre elles par de grands arcs : au-dessus d'eux, règne une tribune qui se continue, du côté de l'occident, au-dessus du péristyle : cette tribune était le *gynécée* ou la galerie des femmes; la voûte de cette partie de l'église repose sur 67 colonnes. Les bas côtés sont éclairés par des fenêtres cintrées fermées au moyen de vitraux retenus dans des encadrements en stuc. Les fenêtres du *gynécée* sont plus grandes, closes inférieurement avec de la pierre spéculaire, et en haut par des pièces de verre. » Enfin, les quatre petits segments de coupole qui règnent aux quatre angles de la grande nef sont soutenus chacun par deux colonnes en porphyre. L'abside se termine supérieurement par une voûte en cul-de-four. Elle est percée de trois fenêtres, en l'honneur des trois personnes de la Trinité. Un ange, selon la tradition, en aurait donné l'ordre aux architectes de Sainte-Sophie.

Les mosaïques, à fond d'or, qui décoraient Sainte-Sophie et représentaient des sujets bibliques, ont été recouvertes d'un badigeon, partout où l'on voyait des figures humaines, dont la reproduction est interdite par le culte musulman. C'est ce qui est arrivé pour toute la voûte de la grande nef : on a conservé les ailes des quatre chérubins représentés dans les penden-

tifs de la coupole, mais leur face a été masquée par une espèce de grosse étoile dorée. Les mosaïques des bas côtés, et surtout celles de la galerie supérieure, sont encore dans un bon état de conservation, et suffisent à donner une idée de la magnificence de l'ancienne basilique. Pendant le cours des restaurations entreprises il y a quelques années par M. Fossati, cet architecte a fait découvrir les mosaïques de la coupole, et a pu en prendre copie, avant de les recouvrir : ses dessins ont été gravés, et ont paru à Berlin. Au fond de l'abside, on distingue, à travers le badigeon, une figure colossale, les bras étendus.

Le mihrab, qui indique la direction de la Mecque, ne se trouve pas au centre de l'édifice, Sainte-Sophie, ancienne église chrétienne, n'étant pas orientée régulièrement vers les lieux saints de l'islamisme : c'est pour la même raison que les nattes, ou les tapis, qui recouvrent les dalles de marbre du temple, sont disposés obliquement, et offrent un coup d'œil discordant avec les lignes architecturales.

Sur un grand pilastre à droite du mihrab est suspendu un vieux tapis, vénéré des musulmans, comme étant un des quatre sur lesquels Mahomet se plaçait pour faire sa prière. Le *menbèr* (chaire) est adossé à un des piliers à droite de l'abside. Le clocheton aigu qui le surmonte, et les balustrades de l'escalier, sont remarquables par la délicatesse de leur découpeure. Le vendredi, le *khatib* y monte pour lire le Koran, tenant à la main un sabre nu, Sainte-Sophie étant mosquée conquise. En face est la loge du sultan avec une grille en bois doré. D'autres estrades, ou *mas-taba*, servent aux lecteurs du Koran. D'immenses disques verts, portant des versets du Koran en lettres d'or, sont appendus aux murailles. Au sommet de la coupole, on lit le célèbre verset : « Dieu est la lumière du ciel et de la terre. »

Ces inscriptions sont l'ouvrage d'un célèbre calligraphe, nommé Bitchakjizadeh Mustapha Tchélébi, qui vivait sous Murad IV. Quelques-unes des lettres ont jusqu'à 9 mèt. de longueur. De longs cordons descendus des voûtes soutiennent des lustres de bronze, des œufs d'autruche, des bouppes de soie, qui complètent la décoration actuelle de la mosquée.

Il faut monter sur les galeries des bas côtés pour achever de voir sous tous ses aspects l'intérieur de la basilique : on y parvient par un escalier, où plutôt une rampe en pente douce, dont la porte se trouve à l'entrée N. du grand péristyle. A l'heure de la prière, on ne peut visiter que ces galeries supérieures.

Les principales curiosités signalées dans Sainte-Sophie par les traditions musulmanes sont : un bloc de marbre rouge creusé, qui passe pour la crèche de Jésus-Christ (Sidi Yssa), qui aurait été apportée de Béthléem avec une espèce de vase, où l'enfant aurait été lavé par Marie. La colonne qui s'élève à gauche en entrant par la porte du N. ; elle est revêtue de bronze, mais une petite ouverture permet de toucher du doigt le marbre toujours humide. La fenêtre froide, près du mihrab, du côté du N., où souffle continuellement un vent frais. La pierre resplendissante, dans la galerie supérieure, du côté de l'O. ; c'est une fenêtre avec une plaque de marbre transparent, qui devient étincelante quand elle reçoit les rayons du soleil.

Sainte-Sophie est illuminée de la manière la plus brillante pendant les fêtes de nuit du Ramazan et du Baïram. Le revenu de la mosquée s'élève à deux millions de piastres.

Mosquée d'Ahmed.—(Ahmedièh). Située sur l'At-meïdan. Cette belle mosquée, bâtie en 1610 par Achmet ou Ahmed I^{er}, est entourée d'une vaste enceinte plantée d'arbres, et dominée par 6 minarets à 3 galeries élégamment découpées. Jusqu'au

moment de sa construction, la Kaaba de la Mecque était le seul édifice musulman qui eût 6 minarets, et l'on raconte que le sultan Ahmed, pour imposer silence aux réclamations de l'iman de la Mecque, fut obligé de faire construire un septième minaret à la kaaba. Du côté N., on pénètre par une porte arabe élégante dans une cour ou harem entourée d'un portique, formé de quarante petits dômes soutenus par des colonnes de granit égyptien. Au centre de cette cour est une fontaine, entourée de six colonnes et de six arcades en ogive. Cette cour est la grande entrée de la mosquée. Sur le côté oriental de la mosquée, on remarque un petit portique à ogives en marbre blanc et noir avec un grand nombre de petites fontaines, et la porte, le plan incliné et la galerie par où le sultan peut monter à cheval, jusqu'à sa loge dans l'intérieur de la mosquée.

L'intérieur de l'Ahmedièh est simple, mais très-grandiose : le dôme principal est soutenu par quatre énormes piliers circulaires cannelés en dehors, de manière à simuler un faisceau de colonnes ; leur circonférence est de 36 mèt. Ils sont entourés à mi-hauteur d'une bande plane couverte d'inscriptions pieuses ; leurs chapiteaux sont taillés en stalactite. Quatre demi-coupoles latérales donnent à l'édifice la forme d'une croix grecque, les quatre angles étant beaucoup plus bas, et ne comptant pas dans l'immensité de l'édifice. Chacun de ces quatre angles est surmonté d'un petit dôme entier, de sorte qu'en dehors la mosquée présente en tout neuf coupes. Outre les quatre grands piliers déjà décrits, on admire encore de nombreuses colonnes en granit et en marbre, qui soutiennent de beaux arcs en ogive. Le menber, en pierre sculptée sur le modèle de celui de la Mecque, est coiffé d'un abat-voix portant une couronne dorée surmonté d'un croissant

doré. La loge du sultan, les *mas-tabas* ne présentent rien de particulier. Le *mihrab* est incrusté de pierres dures ; il s'y trouve, dit-on, enchâssé un morceau de la pierre noire de la Kaaba. Des deux côtés du mihrab, on voit deux candélabres avec d'énormes cierges, gros comme des mâts de navires. La décoration de la mosquée est du reste fort simple : des inscriptions turques autour des corniches, des lustres, des œufs d'autruches, en font le principal ornement.

L'Ahmedièh est, après Sainte-Sophie, la principale mosquée de Constantinople ; on y célèbre avec une grande pompe les fêtes du Baïram, celle du *Mevlud* (naissance du prophète), celle du départ des caravanes de la Mecque. Le revenu de la mosquée est de 200 000 piastres.

Près de l'Ahmedièh, au N. de l'At-Meïdan, est le **turbé de sultan Ahmed** et de son frère Osman, élégante coupole, qui contient de magnifiques catafalques, couverts de cachemires et de dentelles, et d'énormes cierges.

Petite Sainte-Sophie. (*Kutchuk aya Sophia*).—C'est encore une église bâtie par Justinien. Elle est située au S. de l'Hippodrome, près de la mer. On entre d'abord sous un portail ogival soutenu par six colonnes. La fontaine de la cour est très-simple. Le minaret est bâti sur une espèce de pilône byzantin à colonnettes soutenant des pleins-cintres. L'église, étant encore moins régulièrement orientée vers la Mecque que la grande Sainte-Sophie, présente à l'intérieur la disposition la plus bizarre ; le mihrab, le menber, le mastabé et la direction des nattes font tout d'abord perdre de vue le plan de l'édifice. La petite église était octogone, et surmontée d'un dôme avec une abside du côté du N.-E. Entre les huit massifs carrés, qui soutiennent la coupole, sont deux colonnes de marbre avec des chapiteaux byzantins, dont un badi-

geon blanc empêche de reconnaître la nature. Au premier étage ces colonnes soutiennent des arceaux en plein-cintre. Entre le premier et le second étage règne une frise finement sculptée où l'on distingue une inscription grecque. L'intérieur est du reste tout recouvert d'un badigeon blanc, avec quelques arabesques grossières, qui cachent les mosaïques anciennes.

Turbé de sultan Mahmoud.—Situé à l'O. de l'At-Meïdan. Ce monument est d'un style moderné, et décoré de pilastres ioniques ; son sarcophage, recouvert de magnifiques cachemires, porte au lieu du turban le fez de la réforme, orné d'une aigrette de héron et d'une grosse boucle de diamants. Autour de ce catafalque règne une riche balustrade plaquée de nacre de perles, et l'on montre deux cassettes précieuses, l'une en argent, l'autre en nacre. Le même monument renferme le cercueil de la Validé-Sultane (mère d'Abdul-Medjid, et de ses enfants).

Mosquée de Nouri-Osmanièh. (*La lumière d'Osman*), située sur la seconde colline, à côté du bazar. On remarque dans son enceinte un grand sarcophage en porphyre rouge, transporté là de la rue qui allait de Sainte-Sophie à la porte d'Andrinople ; il passe pour le tombeau de Constantin. On trouve encore ici du côté N. de l'enceinte un plan incliné pour l'entrée du sultan, de petits portiques en marbre avec des fontaines et une porte fort élégante. Deux minarets à deux étages, un dôme unique sans coupes secondaires, caractérisent cette mosquée. Du côté de l'O., la grande entrée est précédée d'une cour demi-circulaire, entourée d'un portique en plein-cintre soutenu par de belles colonnes de granit. L'intérieur de la mosquée est un carré parfait ; quelques arabesques, des versets du Koran en font toute la décoration.

Mosquée de Bajazet, (*Bayézi-*

dièh), située sur la grande place de Bajazet, derrière le bazar, et en face du Séraskiérat. Cette mosquée passe pour la plus élégante de Constantinople. Elle est flanquée de deux minarets à une seule galerie. On remarque près de la mosquée une loge semblable à celle de la porte du Séraskiérat, d'où le sultan vient assister aux solennités du Baïram sur la place Bajazet. La première cour sert de bazar; la seconde est entourée d'un portique ogival en marbre blanc et rouge, soutenu par des colonnes de porphyre, brèche verte, etc. La cour contient de beaux cyprès et une fontaine octogone pour les ablutions, formée d'un jet d'eau qui retombe dans un grand bassin. La grande porte de la mosquée est en marbre sculpté en stalactites. L'intérieur se compose d'une nef principale et de deux nefs latérales de petites dimensions: aux piliers qui soutiennent la coupole sont accolées quatre colonnes de granit. La tribune du sultan repose sur de jolies colonnes de vert antique et de jaspe. Dans la cour, et tout autour de la mosquée, voltigent un grand nombre de pigeons. Ils proviennent, dit-on, de deux ramiers que Bajazet acheta un jour à un pauvre qui lui demandait l'aumône, et dont il fit don à la mosquée. Une dotation spéciale est affectée à la nourriture de ces oiseaux.

A l'autre extrémité de la grande place est le **turbé de Bajazet**. On a placé sous la tête du sultan une brique faite avec la poussière recueillie sur ses habits et ses chaussures pendant sa vie.

Mosquée de Laléli (*M. des Tulipes*). — C'est un dôme élégant, bâti sur une plate-forme élevée d'où l'on découvre une belle vue sur la mer. Elle est flanquée de deux minarets; l'intérieur est petit, mais il contient de belles colonnes en marbre. — Près de là se trouve le beau **Turbé des sultans Murâd III et Mahomet III**.
Mosquée du Schah-Zadé (*M. du*

filz du Sultan). — C'est une coupole flanquée de quatre demi-coupoles, dont chacune se divise en trois petites: l'intérieur est très-simple et figure une croix grecque. Les deux minarets sont ornés chacun de deux galeries très-élégantes.

Mosquée de Soliman le Magnifique (*Suleïmanièh*). — Cette mosquée, bâtie de 1550 à 1566, avec les matériaux de l'église Sainte-Euphémie de Chalcédoine, par Sinan, le plus célèbre des architectes turcs, occupe avec le Séraskiérat presque tout le sommet de la troisième colline. La Suleïmanièh possède quatre minarets, deux grands à trois galeries, et deux plus petits à deux galeries. Le grand dôme est accompagné de deux demi-dômes, et de dix petits. La mosquée est précédée d'une cour ou *harem*, dont un des côtés est circulaire, et qui est entourée par une galerie formée de vingt-quatre colonnes soutenant autant de coupes. La porte du vestibule est décorée dans le goût arabe, et présente un grand nombre d'ornements en stalactites.

L'intérieur est divisé en trois nefs; au centre s'élève la grande coupole soutenue par quatre massifs carrés entre lesquels se dressent de chaque côté deux énormes colonnes en granit égyptien, qui n'ont pas moins de 4 mèt. de circonférence à la base, et qui paraissent provenir du palais et de l'Augustéon de Justinien. La coupole a le même diamètre que celle de Sainte-Sophie, et elle est même plus haute de 5 mèt. Au fond est une abside avec quatre fenêtres ornées de vitraux. Le *mihrab* et les chaires sont d'un beau travail, les voûtes sont peintes pour imiter le marbre. Dans les bas côtés sont un grand nombre de malles, de ballots contenant des trésors confiés à la garde de la mosquée.

La Suleïmanièh est construite sur une vaste esplanade plantée de cyprès et de platanes; du côté

du N. est une terrasse d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la Corne-d'Or et le Bosphore, et qui domine une quantité de petits dômes, qui servent de logements aux prêtres. Autour de ces logements, on remarque un grand nombre d'ateliers de forgerons et d'ouvriers en cuivre. Du côté de l'E., près d'un cimetière, s'élève le **turbé de sultan Soliman**, édifice octogone avec un portique extérieur de même forme. Il contient trois grands cercueils et un petit plan en relief de la Mecque: les murs sont ornés de terres cuites et de peintures d'une grande richesse; de la voûte pendent des œufs d'autruche, lustres, etc. A côté est le **turbé de la sultane Rouchènek** (la célèbre Roxelane); cet édifice, également octogone, est plus simple à l'intérieur; il est cependant décoré de terres cuites et d'ornements en stalactites.

L'enceinte de la Suleïmanièh mesure mille pas de tour dans son périmètre; elle a dix portes extérieures. Elle contient un grand nombre d'établissements charitables: imarets, hôpital, bains, khân, écoles, bibliothèques, etc. Le revenu de la mosquée est de 300 000 piastres.

Dans la rue qui longe le côté N. de cette enceinte, on montre un grand nombre de petits cafés, qui étaient autrefois le rendez-vous des mangeurs d'opium.

Mosquée de Mahomet le Conquérant (*Mohammedièh*), située sur la quatrième colline. Elle a été bâtie, en 1471, par l'architecte grec Christodoulos, sur les ruines de l'ancienne église des Saints-Apôtres, fondée par Théodora, épouse de Justinien. Renversée par un tremblement de terre en 1768, elle a été rebâtie par Mustapha III. Cette immense mosquée se reconnaît de loin à ses deux minarets à deux étages, et à son vaste dôme flanqué de quatre demi-coupoles, et d'un nombre considérable de petits dômes secondaires. Son enceinte immense contient un grand

nombre d'établissements: imarets, médressés, etc.; ainsi que le **turbé de Mahomet**, petit dôme octogone très-simple à l'extérieur et à l'intérieur; le conquérant repose dans un grand catafalque surmonté d'un énorme turban. Du côté de l'O. est la cour ou harem, entourée d'un magnifique portique ogival, soutenu par des colonnes de granit. La porte de la mosquée est de style arabe et fort élégante. La fontaine des ablutions est très-simple.

L'intérieur de la mosquée frappe par ses grandes dimensions. Elle est divisée en trois nefs; la coupole soutenue par quatre gros massifs, de sorte que les demi-coupoles des côtés figurent une croix grecque, comme à l'Ahmedièh. Il n'y a de colonnes que dans les nefs latérales, dont deux très-massives au bout de chaque transept. Tout cet édifice est très-simple; badigeonné en blanc, mais l'ensemble est fort imposant.

Hors de l'enceinte, vers l'E., sont les **bains de Mahomet**, édifice carré surmonté d'un dôme en briques, que l'on prendrait pour un édifice antique. A côté est le *bazar des esclaves noirs* (v. p. 377). On remarque, près de là, un turbé assez élégant, mais de style tout à fait moderne, construit par la mère de Mahmoud. Il renferme des cercueils surmontés du fez au lieu du turban.

Mosquée de Sélim I^{er} (*Sélimièh*), située sur la cinquième colline, et reconnaissable à ses deux minarets à un seul étage, et à sa coupole unique. Les portiques sont ornés de belles colonnes. Cette mosquée est moins remarquable que les précédentes. On y jouit d'une belle vue sur la Corne-d'Or. Près d'elle sont des citernes antiques à ciel ouvert, aujourd'hui converties en jardins.

Mosquée nouvelle ou de la **Validè Sultane** (*Yeni-Djami*), située sur le bord de la Corne-d'Or, à l'extrémité du premier port. Elle fut bâtie par la sultane, mère de Mahomet IV, qui fonda aussi le

grand khân de la Validé, et une mosquée à Scutari. Elle se reconnaît à ses deux minarets cannelés, qui portent trois galeries élégantes, et à son dôme flanqué de quatre demi-coupoles et de plusieurs petits dômes secondaires. La cour ou harem est formée d'un beau portique à ogives en marbre. La mosquée est entourée d'une vaste enceinte, plantée de beaux platanes, et contenant des fontaines, des *imarets* et *médressés*, le turbé de la fondatrice; cette enceinte est un véritable bazar, occupé par les marchands de chapelets, de tuyaux de pipe, etc.

À l'E. de cette mosquée se trouve l'*imaret* du sultan *Abdul-Hamid*, et un peu plus loin le *turbé* de ce sultan, qui contient aussi le cercueil de Moustapha IV, meurtrier de Sélim III.

Telles sont les principales mosquées de Constantinople; un grand nombre d'autres sont encore dignes d'attention, mais elles se ressemblent toutes. La mosquée sainte d'Eyoub, celles de Top-Hanè et de Scutari, seront décrites avec ces faubourgs. Pour les couvents ou *tekies* des derviches tourneurs et hurleurs, voyez plus loin Kassèm-Pacha et Scutari.

III. Khâns, bazars, bazars d'esclaves.

Les khâns ou caravansérails sont de vastes édifices destinés aux voyageurs, aux marchands étrangers. On n'y trouve, du reste, que des chambres et de l'eau, les Orientaux ayant l'habitude d'emporter avec eux leurs nattes et leurs matelas. Ils y sont admis pour une faible rétribution, eux et leurs marchandises. Les khâns sont de grands centres d'affaires, et on y voit établis beaucoup de comptoirs. Les principaux sont le *Validé-Khân* et le *Yéni-Khân*, situés tous deux derrière la *Yéni-Djami*, dans une rue qui monte vers le grand bazar. Ils peuvent contenir plusieurs milliers de voyageurs,

et sont occupés surtout par des Persans. Nous citerons encore le *Vézir-Khân*, situé près de la mosquée *Nouri-Osmanièh*.

Les bains sont en grand nombre à Constantinople. Nous avons vu que les principales mosquées en étaient pourvues. Mais il y en a beaucoup d'autres indépendants. Les principaux sont dans les environs du bazar. Nous avons décrit, p. 323, les opérations du bain turc. Dans l'après-midi, ces bains sont réservés pour les femmes.

Bazars (en turc, *Tcharché*). — Parmi tous les voyageurs pittoresques qui ont décrit les bazars de Constantinople, aucun ne l'a fait avec plus de verve et de vérité que Théophile Gautier; aussi ne pouvons-nous mieux faire que de reproduire en partie sa description :

Bazar d'Égypte ou Bazar des drogues (en turc, *Misir-Tcharché*). Situé près du pont de la *Validé-Sultane*. (En débouchant du pont, vers la *Yéni-Djami*, prendre à droite, puis la première rue à gauche.) « C'est, dit Théophile Gautier, une grande halle que traverse d'une porte à l'autre une ruelle destinée à la circulation des marchandises et des acheteurs. Une odeur pénétrante, composée des aromes de tous ces produits exotiques, vous monte aux narines et vous enivre. Là sont exposés par tas, ou dans des sacs ouverts, le henné, le santal, l'antimoine, les poudres colorantes, les dattes, la cannelle, le benjoin, les pistaches, l'ambre gris, le mastic, le gingembre, la noix muscade, l'opium, le hachich, sous la garde de marchands aux jambes croisées, à l'attitude nonchalante. »

Prenant la rue qui fait suite au bazar d'Égypte, on atteint bientôt :

« Le **Grand Bazar**, qui couvre un immense espace de terrain, et forme comme une ville dans la ville, avec ses rues, ses ruelles, ses passages, ses carrefours, ses places, ses fontaines, inextricable labyrinthe où

l'on a de la peine à se retrouver, même après plusieurs visites. Ce vaste espace est voûté, et le jour y tombe d'une quantité de petites coupoles qui mamelonnent le toit plat de l'édifice, jour doux, vague et louche, plus favorable au marchand qu'à l'acheteur. On entre par une arcade sans caractère architectural, l'on se trouve dans une ruelle particulièrement affectée aux parfumeurs : c'est là que se débitent les essences de bergamote et de jasmin, l'eau de rose, les pâtes épilatoires, les pastilles du sérail gautrées de caractères turcs, les sachets de musc, les chapelets de jade, d'ambre, de coco, d'ivoire, de noyaux de fruit, de bois de rose et de santal, les miroirs persans encadrés de fines peintures, les peignes carrés aux larges dents, tout l'ensemble de la coquetterie turque. Derrière ces étalages, il y a des arrière-boutiques auxquelles on monte par deux ou trois degrés, et où des objets plus précieux sont serrés dans des coffres et des armoires qui ne s'ouvrent que pour des acheteurs sérieux. Là se trouvent les belles écharpes rayées de Tunis, les tapis et les châles de Perse, les miroirs de nacre de perle, les tabourets incrustés et découpés pour poser les plateaux de sorbets, les pupites à lire le Coran, les brûle-parfums en filigrane d'or ou d'argent, en cuivre émaillé et guilloché, les petites mains d'ivoire ou d'écaillé pour se gratter le dos, les cloches de narghilèh en acier du Korassan, les tasses de Chine ou du Japon, tout le curieux bric-à-brac de l'Orient.

« La principale rue du bazar est surmontée d'arcades aux pierres alternativement noires et blanches, et la voûte offre des arabesques en grisaille, à demi effacées, dans le goût turc-rococo. Elle aboutit à un carrefour où s'élève une fontaine historiée et peinturlurée, dont l'eau sert aux ablutions, car les Turcs n'oublient

jamais leurs devoirs religieux, même au milieu d'un marché. Chaque rue du bazar est affectée à une spécialité. Voici les vendeurs de babouches, de pantoufles et de bottines; rien n'est plus curieux que ces étalages encombrés de chaussures extravagantes à bouts retroussés en toits chinois, à quartiers rabattus, en cuir, en maroquin, en velours, en brocart, piquées, pailletées, passementées; les souliers des femmes et des enfants sont l'objet des plus charmants caprices de forme et d'ornementation. Voilà les marchands de cafetans, de gandouras et de robes de chambres en soie de Brousse. Ces costumes coûtent un prix très-modique, quoique les couleurs en soient d'un ton charmant et les tissus d'une souplesse extrême. Ces marchands vendent aussi des étoffes de Brousse, moitié soie et moitié fil, pour robes, gilets et pantalons à la mode européenne, très-fraîches, très-légères et très-coquettes. Les drapiers étalent des draps anglais aux couleurs criardes, dont les lisières sont chamarrées de grosses lettres d'or et d'armoiries en pailon de cuivre, pour flatter le goût oriental. On y reconnaît la perfection bête de la mécanique et la fausseté de ton naturelle à la Grande-Bretagne. On remarque surtout l'étalage des vêtements d'enfants : ce ne sont que minognes vestes brodées d'or et d'argent, gentils pantalons bouffants de soie, petits cafetans à sou-taches, tabouchs puérils ornés de croisants; un Orient en miniature, le plus joli et le plus coquet du monde. Puis viennent, dans une ruelle spéciale, les trayeurs d'or, ceux qui font ces fils argentés et dorés dont on brode les blagues, les pantoufles, les mouchoirs, les gilets, les dolmans, les vestes; derrière les vitres des montres étincellent sur leurs bobines ces fils brillants qui, plus tard, seront des fleurs, des feuillages, des arabesques. Là se font aussi ces cor-

donnets, ces nœuds si gracieux, si coquettement enchevêtrés, et que notre passementerie ne saurait imiter. Les Turcs les fabriquent à la main, en se servant de l'orteil de leur pied nu comme point d'attache. Il y a là des joailliers dont les pierreries sont enfermées dans des coffres qu'ils ne quittent pas de l'œil, ou sous des vitrines placées hors de la portée des filous; dans ces obscures boutiques, assez semblables à des échoppes de savetier, abondent des richesses incroyables, car les Turcs ont beaucoup de pierreries, non-seulement comme luxe, mais comme valeurs. Ces pierres sont, en général, des cabochons, car les Orientaux ne taillent ni le diamant ni le rubis; les montures sont assez lourdes et d'un goût génou ou rococo. Ces bijoux consistent principalement en colliers, boucles d'oreilles, ornements de tête, étoiles, fleurs, croissants, bracelets, anneaux de jambe, manches de sabre et de poignard. Le centre du tcharché forme une enceinte particulière que l'on nomme le *Bézestein* (marché à la toile). C'est dans le *Bézestein* qu'on trouve le *Bazar des armes*. Ce bazar peut être considéré comme le cœur même de l'Islam. Aucune des idées nouvelles n'a franchi son seuil. « Là se retrouvent les grands turbans évasés, les dolmans bordés de fourrure, les larges pantalons à la mameluk, les hautes ceintures et le pur costume classique. Les richesses entassées dans le bazar des armes sont incalculables: là se gardent ces lames de damas, historiées de lettres arabes, avec lesquelles le sultan Saladin coupait des oreillers de plume au vol, et qui portent sur le dos autant de crans qu'elles ont abattu de têtes; ces kandjars, dont l'acier terne et bleuâtre perce les cuirasses comme des feuilles de papier, et qui ont pour manche un écrin de pierreries; ces vieux fusils à rouet et à mèche, merveilles de ciselure et d'incrustation; ces haches d'armes

qui ont peut-être servi à Timour, à Gengiskan, à Scanderberg, tout l'arsenal féroce et pittoresque de l'antique Islam. Là rayonnent, scintillent et papillotent, sous un rayon de soleil tombé de la haute voûte, les selles et les housses brodées d'argent et d'or, constellées de soleils et de pierreries. Ce bazar est considéré comme si précieux, qu'il n'est pas permis d'y fumer; ce mot dit tout, car le Turc fataliste allumerait sa pipe sur une poudrière. — Le bazar des armes se ferme à midi. — Une des boutiques les plus fréquentées des étrangers est celle de Ludovic, marchand arménien qui parle français et vous laisse, avec une patience parfaite, mettre sens dessus dessous son curieux magasin. — Pour donner un repoussoir à ces magnificences, parlons un peu du bazar des Poux. C'est la morgue, le charnier, l'équarrieroir où vont finir toutes ces belles choses, après avoir subi les diverses phases de la décadence. C'est un incroyable fouillis de loques, de guenilles, de haillons, où tout ce qui n'est pas trou est tache; tout cela pendille flasquement, sinistrement, à des clous rouillés, avec cette vague apparence humaine que conservent les habits longtemps portés, et grouille, remué vaguement par la vermine. »

Le grand bazar ferme tous les soirs avant le coucher du soleil, et ne s'ouvre que le matin vers neuf heures. Les vendredis et les dimanches, jours de repos des musulmans et des chrétiens, une grande partie des boutiques sont fermées.

Par extension, on appelle aussi bazars les rues découvertes qui sont l'objet d'un commerce spécial; ainsi près de là est le bazar des tchibouks (tuyaux de pipe), le bazar des bouquins d'ambre, le bazar des confiseurs. D'autres bazars sont plus éloignés; ainsi le bazar des selliers, des emballeurs, est situé près du *at-bazar* (marché aux chevaux); le bazar des papiers,

des libraires, des copistes de manuscrits, est au *Taouk-Bazar*, près de la place de Bajazet.

Les bazars d'esclaves n'existent plus bien ostensiblement, surtout depuis la dernière guerre (v. p. 319). Le grand *Yessir-Bazar*, situé près de Vézir-Khân et de la mosquée de Nouri-Osmanièh, est fermé. Près de la mosquée de Mahomet II, on verra encore un bazar d'esclaves noirs, contenant un petit nombre d'enfants des deux sexes parqués dans des espèces de stalles d'écurie. Quant au bazar des esclaves blanches, il n'existe plus, mais le commerce existe toujours chez les Circassiens établis autour de Top-Hanè. Les filles amenées dans ce but à Constantinople y viennent, dit-on, volontiers. Celles qui appartiennent aux meilleures familles sont destinées à devenir les femmes des Turcs, les autres à devenir leurs servantes. Les Européens ne sont pas admis à les visiter.

IV. Monuments religieux chrétiens.

On ne trouve à Stamboul, comme monuments chrétiens, que des églises grecques ou arméniennes. Aucune ne peut avoir de cloches.

L'église patriarcale grecque, située au Phanar, est la moins insignifiante de ces églises. L'extérieur présente des murailles grises d'une nudité absolue. L'intérieur est divisé en trois nefs, séparées par des colonnes de bois qui portent la galerie supérieure destinée aux femmes. Le maître autel est précédé d'une galerie en bois richement sculpté et doré, avec des peintures byzantines. On remarquera surtout le siège patriarcal, avec un dais soutenu par des colonnettes élégantes, et tout couvert d'incrustations bien travaillées. La chaire, suspendue à une colonne, présente un travail semblable. Beaucoup de lustres sont suspendus au plafond. On fait remonter cette église au temps des empereurs grecs.

Palæos-Taxiarchis, près de *Balat-Kapoussi*, est une église arménienne dont la décoration consiste en un grand nombre de lampes et de lustres.

Hagios-Kyriaki, église grecque située près du petit port de Koum-Kapou, présente quelques peintures byzantines, une chaire dorée, la balustrade de l'autel couverte de dorures et de peintures.

Panagia-Elpidos, près de la précédente, est plus élégante à l'extérieur et plus ancienne. On remarquera la chaire, le siège patriarcal, et la balustrade de l'autel, ornée de dorures et de peintures.

On peut citer encore l'église d'*Evi-Marmara*, près d'*Avret-Bazar*, *Hagia-Paraskevi* (l'église du vendredi saint), *Hagios-Nicolaos* et *Hagios-Polycarpios*, dans le quartier des Sept-Tours; *Soulou-Monastir*, église arménienne dans le même quartier.

Les églises catholiques se trouvent à Péra et à Galata.

V. Antiquités.

Les antiquités sont peu nombreuses à Constantinople, si l'on pense aux immenses travaux qu'y avaient exécutés les empereurs romains et grecs, et pour lesquels on avait dépouillé toutes les provinces de l'empire et Rome elle-même.

Outre la grande et la petite Sainte-Sophie, nous avons déjà mentionné la colonne de Théodose dans le jardin du Séraï. Nous allons passer en revue les fragments disséminés dans Constantinople.

L'*Hippodrome* (en turc, *At-Meidan*, place des chevaux), est cette grande place rectangulaire, longue de 250 pas et large de 150, située au S.-E. de Sainte-Sophie, et dont la mosquée d'Achmet occupe un des côtés. L'*Hippodrome* fut fondé par Septime Sévère et terminé par Constantin sur le modèle du grand cirque de Rome. Il était entouré de deux rangs de

colonnes élevées l'une sur l'autre, et décoré d'un nombre infini de statues de marbre, de bronze, entre autres des quatre fameux chevaux de Lysippe, qui sont actuellement sur la basilique Saint-Marc à Venise. Tous ces monuments ont disparu successivement dans les émeutes du Cirque, et surtout à la prise de Constantinople par les croisés; sous Soliman le Grand, un visir nommé Ibrahim enleva les dernières colonnes et les derniers gradins de marbre. Il ne reste aujourd'hui que l'obélisque qui indiquait le milieu de l'arène, la colonne torse et la pyramide murée. Ces trois monuments, placés sur une ligne qui indique l'axe du cirque, ont été récemment déblayés des décombres qui cachaient leurs bases, et entourés d'une grille.

L'Obélisque de Théodose est un monolithe de granit rose de Syène, haut d'environ 30 mètr. et large de 2 à sa base. Sur ses quatre faces sont gravés des hiéroglyphes bien conservés. Il repose, par les quatre angles de sa base, sur quatre socles en bronze, portant eux-mêmes sur un piédestal en marbre sculpté des bas-reliefs assez grossiers, qui représentent l'empereur Théodose entouré de ses courtisans; d'autres, plus près du sol, représentent les machines qui ont servi à l'érection de l'obélisque. Des inscriptions grecque et latine racontent qu'il a été érigé à cette place par Proclus, préfet du Prétoire, sous le règne de Théodose. Il est probable que cet obélisque avait été apporté à Constantinople par Constantin, et placé d'abord en quelque autre endroit.

La Colonne Serpentine, en bronze, haute d'environ 5 mètr., et formée de trois serpents enroulés, dont les têtes ont été brisées. On croit que cette colonne est celle qui, au temple de Delphes, portait le trépied d'Apollon, consacré par les Grecs après leur victoire sur les Perses.

La **Pyramide murée**, de Con-

stantin Porphyrogénète, a été depuis longtemps dépouillée des plaques de bronze doré qui la revêtaient. Aujourd'hui, les pierres qui la composent se disjointent incessamment, et elle est menacée d'une ruine imminente.

La grande place de l'At-Meïdan, avec ses monuments antiques, les beaux arbres dont elle est plantée et la vue des mosquées d'Ahmed et de Sainte-Sophie, est un des points les plus intéressants de Constantinople. C'était là qu'avant la réforme de Mahmoud les *itchoglans* ou pages du Sérail venaient s'exercer à lancer le *djérid* (javelot). C'est sur cette place, si souvent le théâtre des révoltes des janissaires, que commença la terrible exécution ordonnée par Mahmoud.

Colonne brûlée (située près de l'At-Meïdan). — Cette colonne de porphyre, aujourd'hui noircie par les incendies, fut, dit-on, apportée de Rome par Constantin. Elle était surmontée d'une statue d'Apollon en bronze; mais, voulant que ce monument lui fût personnel, Constantin décréta qu'on eût à tenir cette figure pour la sienne, et, pour se donner en même temps les traits du Christ, il substitua les clous de la Passion aux rayons du soleil. Constantin fut remplacé par Julien, et celui-ci par Théodose. Sous le règne d'Alexis Comnène, la foudre renversa la statue et la partie supérieure de la colonne. On distingue fort bien aujourd'hui la partie de la colonne qui a été restaurée pour porter une croix et le nom de Manuel Comnène, qui présida à ce travail, ainsi que la trace des couronnes de lauriers qui cerclaient la garniture des tambours. On ne sait pas ce qu'est devenue la statue. Le Palladium était, dit-on, enfoui sous cette colonne.

Colonne de Marcien (située entre la mosquée de Mahomet et l'Et-Meïdan, dans un jardin particulier). — Cette colonne en granit, haute de 12 à 15 mètr., porte un chapiteau corinthien surmonté

d'un cippe de marbre, dont les quatre angles sont ornés d'aigles sculptés encore bien conservés. On pense qu'autrefois cette colonne portait les cendres de l'empereur Marcien.

Tout près d'elle est l'*Et-Meïdan*, ancien quartier des janissaires; c'est là que s'était réfugiée et que fut définitivement détruite cette milice redoutable. Le vaste espace qu'il occupait dans la vallée centrale de Constantinople, se recouvre actuellement de constructions nouvelles.

Colonne d'Arcadius. — (Située sur la septième colline, près du lieu dit *Aret-Bazar*, et entourée d'échoppes.) De ce beau monument, élevé en l'honneur d'Arcadius et d'Eudoxie, il ne reste plus qu'un piédestal, haut d'environ 6 mètr., et le commencement du fût de la colonne. Les incendies l'ont complètement calcinée et réduite à l'état de bloc informe; mais on peut pénétrer dans l'intérieur par la boutique d'un charron. On y trouve d'abord en bas une chambre avec une niche sépulcrale, et dont le plafond présente quelques sculptures, puis un escalier assez bien conservé, à angles droits dans la partie inférieure, et devenant circulaire dans la colonne. Du haut de ce débris, on a une belle vue sur la mer de Marmara, et sur toute la ville de Constantinople qu'on voit à rebours des perspectives habituelles.

Tombeau d'Irène. — On nomme ainsi un sarcophage antique en brèche verte que les Turcs ont converti en fontaine, et placé devant la mosquée de Steirek-Djamissi. Il ne porte pas d'inscription, mais on voit des croix sur ses quatre faces.

Aqueduc de Valens (*Bosjohan-Kéméri*). — On voit encore une portion considérable de cet aqueduc entre la troisième et la quatrième colline, près du At-Bazar. Cet aqueduc a été, dit-on, rebâti par Soliman, et il sert encore au même usage, bien que très-dégradé: au-

dessus du At-Bazar, on trouve une petite citerne alimentée par les eaux de cet aqueduc.

Citerne Basileia (*Yerè batan Sérail*, le palais de dessous terre), située près de Sainte-Sophie. Cette citerne, bâtie par Constantin le Grand, sert encore aujourd'hui de réservoir d'eau. C'est dans un enclos particulier que l'on trouve un escalier pour descendre dans ce vaste souterrain. Les voûtes sont des cintres en briques soutenus par un grand nombre de colonnes d'ordres différents. Cette citerne s'étend au loin sous le quartier, jusque vers la façade méridionale de Sainte-Sophie, près d'une fontaine située dans une dépression de terrain, et reconnaissable à ses cinq robinets surmontés de cinq voûtes ogivales.

Citerne des Mille et une colonnes (*Bin-Bir-Dèrèk*), située près de l'At-Meïdan. Elle ne compte en réalité que deux cents vingt-quatre colonnes, à chapiteaux de marbre assez grossièrement sculptés. La citerne est aujourd'hui à sec, et occupée par des cordiers.

Près de là, se trouvent les restes d'une muraille grecque, et une autre citerne, également à sec, où l'on compte vingt-huit colonnes corinthiennes plus belles que celles de la citerne aux Mille et une colonnes.

Les empereurs grecs avaient fait creuser un grand nombre de ces citernes; on en trouve encore en différents endroits de la ville; notamment au S. de la mosquée de Laléli, est une citerne avec quatre-vingts colonnes, qu'on suppose être l'ancienne citerne d'Asparis. Au N.-O. de la même mosquée, est une vaste fontaine (*tchoukourtchehémé*) où l'on descend par un grand escalier à ciel ouvert. Une autre citerne, située entre Tékir-Sérail et la porte d'Andrinople, serait l'ancienne citerne Mociisia. Il y en a une autre près de la mosquée de Sélim, une près de la mosquée d'*Emir-Akhor* (mosquée de